

FRANÇOIS-XAVIER MARQUIS

# LE CHOIX DU SECRET



François-Xavier Marquis

Le Choix du secret

© François-Xavier Marquis, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2867-8

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Se souvenir est aisé pour ceux qui ont de la mémoire,  
Mais oublier est difficile pour ceux qui ont du cœur.

Gabriel Garcia Marquez

## Avertissement

Comme beaucoup de gens de ma génération, j'ai traversé une époque pendant laquelle tout a changé, sans que l'on ne s'en rende compte, sans avoir de recul. De ce qui existait à ma naissance, il ne reste pas grand-chose aujourd'hui, hormis le souvenir.

Ce roman est une fiction, même si les personnages évoluent au travers d'évènements qui m'ont marqué et dans des lieux que j'ai aimés. Certaines références de l'histoire des soixante dernières années, ne sont principalement là que pour dater l'intrigue et mettre en perspective des évènements oubliés et des comportements devenus aujourd'hui souvent incompréhensibles.

Le choix de ne pas les détailler repose sur deux raisons. En premier lieu, je ne suis pas un historien, juste un passager du temps. En second lieu je voulais laisser à chaque lecteur le loisir d'aller par lui-même, s'il le souhaite, grâce aux outils de recherche, découvrir ou redécouvrir, selon son âge, des traces de son enfance, de celle de ses parents ou de ses grands-parents.

**Le choix du secret**

**Partie I**

**Le clan des orphelins**

# Le Bouchon

**Lisbonne, mai 2020**

Noémie tira lentement la porte derrière elle, soucieuse de ne pas la claquer, comme si Véronique, sa mère, pouvait encore l'entendre. Sa vie insouciante, s'était fissurée à l'arrivée en de la pandémie de Covid lorsque Karl, son fiancé, avait dû repartir d'urgence chez lui en Allemagne dès les premiers jours du confinement. Elle s'était brisée, une semaine plus tôt, lorsque sa mère l'avait quitté juste à la fin de ce dernier. La veille, elle en avait dispersé les cendres dans le Tage et se retrouvait maintenant sans famille, seule avec Ulysse, qui, depuis sa plus tendre enfance, jouait auprès d'elle un rôle de grand-père adoptif.

Elle ne connaissait rien de son histoire d'avant le Portugal. Née en France elle était arrivée à Lisbonne, en 1991 tout juste âgée de quelques mois, lorsque Véronique s'y était installée pour ouvrir un petit restaurant français, Le Bouchon. Durant son enfance et son adolescence, Noémie avait régulièrement voyagé avec sa mère dans différentes régions de son pays natal mais celle-ci n'avait jamais évoqué le moindre souvenir, ni présenté le moindre parent ou ami. En France elles étaient deux touristes portugaises.

Pourtant Véronique était si fière de son identité française qu'elle refusait d'abandonner sa langue, tant à la maison qu'au restaurant dont l'affichette revendiquait le parti pris. Au côté du nom, elle avait fait graver sur la vitrine, restaurant français, et préciser par ordre alphabétique que l'on y parlait aussi l'allemand, l'anglais et le portugais. Avec une sorte de coquetterie, elle préférait accueillir les clients par « bien le bonjour » plutôt que par « bom dia ». Les saucissons pendus au comptoir qui flirtaient à chaque courant d'air avec des colliers de piment d'Espelette, l'armoire à fromages, les vins de terroir et la carte aux saveurs de confits confortaient ce chauvinisme gaulois, fièrement arboré. Le café était ouvert six jours sur sept de midi à minuit, et Véronique y alternait sa présence avec un homme, de vingt ans son aîné, qui avait parcouru le monde jusqu'à ses cinquante-cinq ans avant de poser son baluchon à son tour à

Lisbonne. Ulysse était français. En Anjou, il avait encore des biens qui lui procuraient les revenus nécessaires pour vivre sans travailler. Épicurien, amateur de longues méditations, il passait le plus clair de ses soirées la pipe aux lèvres et un verre de blanc doux à la main. Lorsque quelqu'un lui demandait d'où il venait, il se présentait comme moitié européen, moitié américain, moitié africain, moitié asiatique, parce qu'à ses yeux un homme qui n'a pas quatre moitiés est un être incomplet.

Il était alternativement l'insouciant dont on souriait et le sage que l'on consultait, lorsque, fumant sa pipe il oscillait dans un vieux rocking-chair sur le trottoir, l'été devant le bistrot ou au coin de la cheminée l'hiver. Avec ses longs cheveux tenus par un bandeau décoloré en une sorte de petit chignon et sa barbe frisée qu'il lissait d'un geste machinal, il ressemblait à l'image que l'on se faisait du héros antique dont il portait le nom, assis face à la mer Ionienne à côté de Pénélope, au retour de son Odyssée. Personne ne pouvait lui donner un âge et depuis son arrivée à Lisbonne, tous les clients l'appelaient affectueusement, le vieil homme, alors qu'il n'avait pas encore soixante ans à l'époque. Noémie avait grandi au pied du comptoir entre Ulysse et Véronique, une mère célibataire et une sorte de grand-père adoptif. Depuis sa plus tendre enfance elle avait rêvé qu'il soit son père et que Télémaque soit une fille. Aujourd'hui ses espoirs d'enfant s'étaient noyés dans le Tage. Pénélope n'était plus.

Seule dans le grand appartement du centre de Lisbonne, la jeune femme repassait en boucle les derniers moments passés avec sa mère. Depuis la fin du confinement, Véronique se rendait à nouveau tous les jours au Bouchon et pestait chaque soir un peu plus contre la liberté perdue, les contrôles qui lui semblaient incessants, un monde qui avait enterré sa fougue. Une semaine avant sa mort, début mai, Véronique était rentrée tard, encore plus abattue que les jours précédents. Elle s'était affalée dans le vieux canapé en cuir dont l'âge et l'usage avaient dévoré les formes et les couleurs mais au confort sans pareil pour s'y avachir en fin de journée. Après s'être servi lentement un petit blanc doux qu'elle affectionnait particulièrement, en faisant tourner le verre entre ses doigts, elle regardait la lumière du soir embraser l'or du nectar. Ce simple geste, chaque soir chez elle ou au Bouchon, lui redonnait le sourire. Pourtant, ce soir-là, elle fixait la fenêtre le regard triste, les yeux humides comme si elle venait de pleurer. Au bout d'une dizaine de minutes de silence elle avait tourné la tête vers Noémie.

— Donne-moi ma pipe s'il te plaît ma puce,

Cette phrase était devenue rituelle entre les deux femmes à chaque fois que les instants à venir allaient être importants. Véronique avait pris cette habitude avec Ulysse depuis des années. À chaque fois qu'ils voulaient parler de sujets délicats, comme de vieux sages sous l'arbre à palabres, ils s'asseyaient tous les deux confortablement le soir, un verre dans une main et une pipe dans l'autre. Noémie qui avait adoré toute son enfance cette scène venue d'une autre planète, ne voyait, ce soir-là, devant elle qu'une femme de soixante ans passés, fatiguée, seule, avec son verre et sa pipe. Elle était à cet instant tellement différente de la Véronique qui, tous les jours depuis trente ans, emplissait de joie l'espace du Bouchon, faisait rire les convives. Parfois, avant la fermeture, elle déplaçait deux ou trois tables et, lançant la musique, elle regardait des couples éphémères se former pour une ou deux danses. Rock, slow, jerk, biguine, fado, tango, sirtaki, worso ou sigandi constituaient le melting-pot de cultures qu'elle partageait avec Ulysse.

Dans l'appartement, Véronique était là, écoutant d'une oreille distraite les titres de Radio Nostalgie lorsque, se tournant vers Noémie, elle commença un de ses monologues sortis de nulle part, dont elle était coutumière :

— Tout à l'heure en rentrant du Bouchon, j'ai vu une jeune femme d'une vingtaine d'années, promenant en laisse son petit chien. Le masque sur le nez, lorsque l'animal se mit à faire ses besoins dans le caniveau, elle a plongé la main dans sa poche pour en sortir un petit sac en plastique et ramasser les excréments. Autour d'elle les gens faisaient un léger écart pour éviter le virus ou l'odeur ou peut-être les deux. Brusquement, je me suis vue à son âge, il y a environ quarante ans. Noémie, à cette époque, les chiens couraient dans la rue, les gens respiraient, se croisaient, se touchaient ! Suivant des yeux la jeune femme qui s'éloignait, j'ai commencé à faire la somme des interdits, des lois, des décrets, des règles, des procédures, en fait la somme de tout ce qui s'est progressivement amoncelé sur nos libertés au cours de ces quarante ans.

Aujourd'hui on vit dans la crainte de son ombre. Comment peut-on vivre dans la crainte ? Oui il y a des gens dans le monde qui ont de vraies raisons d'avoir peur, mais nous, en Europe, on a peur du voisin qui pourrait porter un virus tout autant que l'on a peur d'une amende pour une crotte de chien.

Noémie, comment le monde en est-il arrivé là, qu'avons-nous fait pour vous

laisser aussi peu de libertés, nous qui les avions toutes ?

Je ne pense pas que je pourrais le supporter plus longtemps. Quand je suis venu ici en 1991, c'était pour construire une vie avec toi dans une jeune démocratie à qui l'avenir, malgré ses difficultés, était promis. J'y ai cru jusqu'à aujourd'hui. Maintenant je suis lasse.

— Maman, encore une fois je ne comprends rien à ce que tu dis. Pourquoi ne me racontes-tu pas ce que tu vivais avant d'arriver ici ? Ce serait quand même plus simple, ne crois-tu pas ?

— Pas ce soir Noémie, pas ce soir. Bientôt le moment sera venu et tu comprendras, mais s'il te plaît, pas ce soir.

Puis elle finit son verre, posa la pipe éteinte sur le guéridon un peu bancal et se leva pour aller dans sa chambre. Quelques minutes plus tard elle en était ressortie avec une grosse enveloppe à la main.

— Tu ne vas pas travailler maintenant, maman !

— Non rassure-toi, ce sont des documents que je dois envoyer au notaire. Ne m'attends pas pour te coucher, j'ai besoin de marcher, j'en profiterai pour déposer l'enveloppe dans la boîte à lettres de l'étude.

— Je peux le faire demain, je n'ai pas de réunion en visio.

— Non, cela va me faire du bien de marcher. Je t'aime, ma fille,

Elle lui avait envoyé une bise covid à distance et s'était retournée. En ouvrant la porte, elle avait l'air si triste, sa grosse enveloppe à la main.

Depuis une dizaine d'années, Noémie avait pris l'habitude des chutes de moral de sa mère, qui ne duraient généralement pas plus que le temps de fumer sa pipe. Ce soir-là, le ton lui avait semblé plus triste mais elle n'y avait pas pris garde, pas plus qu'elle n'avait fait attention à la « bise covid » se substituant aux nombreux câlins habituels. D'ordinaire, elles n'avaient pas de gestes barrières entre elles. Non, sur le moment, la jeune femme n'avait pas fait attention à tout cela, pas plus qu'elle n'avait attaché d'importance à cette enveloppe calée, contre toute logique à cette heure avancée de la nuit, sous le bras de sa mère. Vraiment, rien de tout cela ne l'avait mise en éveil et elle s'était contentée, comme toujours, de grimacer devant le silence renouvelé de sa mère.